

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 67 (1928)
Heft: 15

Artikel: Marianne
Autor: J.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-221768>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 12.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

MARIANNE

EN de nos célibataires vient de se mettre à table. Il parcourt son journal. Sa vieille servante, Marianne — les vieilles servantes s'appellent presque toujours Marianne — apporte le potage.

— Ah ! c'est vous, Marianne. Dites-moi, que pensez-vous de l'état de l'Europe ?

Sursaut de la pauvre servante.

— Hé, mon té que monsieur m'a fait peur ! J'ai manqué lâcher la soupière.

— Peur, Marianne, et pourquoi ?

— Hélas ! j'ai cru que monsieur annonçait une nouvelle guerre. Eh ! le bon Dieu veuille nous en préserver !

— Mais non, ma bonne Marianne, il ne s'agit pas d'une guerre. Je vous ai simplement demandé ce que vous pensez de l'état de l'Europe.

— Ma foi, je n'ai pas fait des études, comme monsieur. L'Urope, je ne sais pas ce que c'est.

— Mais c'est le continent sur lequel nous vivons.

— Vraiment. Eh bien, je n'aurais jamais ça cru. Alors, nous vivons donc sur cette Urope !

— Mais oui, et nous n'y sommes pas trop mal, qu'en pensez-vous ?

— Oh ! non, si la viande et le beurre n'étaient pas si chers. Voyez-vous, monsieur, c'est affreux. Et les œufs !

— Oui, oui, c'est entendu, la vie est chère. Que voulez-vous, c'est une conséquence de la guerre, qui a tout bouleversé.

— Oh ! oui, qu'elle a tout bouleversé. Figurez-vous, monsieur, que je n'ai jamais été capable de retrouver mon livrer de caisse d'épargne.

— Oh ! il n'est pas perdu ; on le retrouvera. Et puis, la perte n'est pas irréparable. Dites-moi, Marianne, lisez-vous les journaux ?

— Oui, monsieur, je lis la *Feuille d'Avis*.

— Que lisez-vous dans la *Feuille* ?

— Oh ! bien, d'abord les « morts ». Y en a-t-il ! Il y en a même qui meurent plusieurs fois.

— Mais non, Marianne, ne comprenez-vous pas que ce sont les sociétés, plus ou moins nombreuses, dont faisait partie le défunt qui avisent leurs membres de son décès.

— Ah ! c'est ça. Je comprends, à présent.

— Et quand vous avez lu les « morts », que lisez-vous encore ?

— Oh ! bien, les mariages, les naissances. Il y a bien des gens qu'on connaît dans ces naissances.

— Et puis, vous reliez la « Feuille » ?

— Ah ! non. Et les annonces ! Il y en a encore plus que de morts.

— Gage, que vous lisez les annonces de mariage.

— Les annonces de mariage ! Mais je suis bien trop vieille pour ça. Et puis, vous savez, je crois que ces avis sont des farces.

— Oh ! pas toujours.

— Peut-être. Mais avec ce système on ne sait jamais à qui l'on a affaire. Restons comme nous sommes, monsieur, croyez-moi. Ça ne va pas si mal.

— M'est avis que vous avez raison, Marianne.

J. M.



LO MARYADZO

AI a dza grand teimps que lo maryâdzo l'a età inveintâ. Faut crêre que l'étai on affère utilo du que doûre adî. N'è pas quemet lè z'autro metî que dâi iâdzo lâi a trâo de contiurreince et que faut tzandzi. Po lo maryâdzo, on pâo pas tsandzi. L'è quemet doû tsevu que sant appliêhî ensembllio, sè pouant pas dêpliêhî tot solet : faut medzî à la mima retse, bâire à la mîm'audze et terî ensembllio lo mîmo tsè, tsacon à son lin. Quand on s'accorde cein va adî. Quand on sè niêze que ion tire à otta, l'autro à nio, l'è maulêsi que lo tser pouaisse restâ ao mâitet de la tserrière. On a vîto vîla. Et quand lo tserdzement l'è fond su fond à la rebedoula, allâ dêzeimbrequâ lè z'affère.

L'è por cein que po sè maryâ, faut lâi peinsâ grantenet.

— N'è pas trâo de lâi peinsâ tota sa vya ! de-sâi on vilhio valet.

L'è on bocon trâo, tot parâi, por cein que quand lâi arâi rein que dâi vilhio valet su la terra, risquerant bin de sè fère eintortolhî pè l'âo couenâre. Mâ faut lâi peinsâ tot parâi, sein quie on è su que lo revî que vo vu dere l'arâi età fè por no :

— Lo maryâdzo l'è on dinâ que coumeince pè lo dessè.

Et stisse :

— Quand on è promet, l'è quemet on ao (œuf) teindro ; quand on è maryâ, quemet on ao couet du ; quand on sè divorce, quemet on ao verî, on nyô.

Faut bin chêdre, vo dio, po pas tsesî su son tiu. Faut pas fère quemet clique qu'allâve solet vè pètabosson po écrire sè z'annonce.

— Et la fenna ? lâi fâ l'Etat civi.

— L'ein vouâito duve. Savé pas la quinta amenâ !

— Vâi mâi ! la quinta vâo-to maryâ ?

— N'ein sè justameint rein. Vâidevo, tigno pas mē à l'ena qu'à l'autra.

Pètabosson l'einteind pas dinse. Su sè lâivro, lâi a rein de plîeche que po iena per hommo, et pu l'è tot. Faut pas lâi cresenâ, cougnâi son devâ et pu l'è bon. L'étai bon po lo vilhio teimps, qu'on vilhio pètabosson l'avâi quatro maryâdzo ein on iâdzo, lo mîmo dzo. L'étai on bocon trâo por li. Mèclliâve lè nom. Appelâve l'hommo et pu la fenna d'on outro, lo second épâo et la fenna dâo trâisîmo, et dinse et dinse. L'étai on eimbouêlâdzo à ne pas sè dêtortolhî. Po fini, l'âo dit : — Accutâ, m'ein vè adî vo maryâ ao tu-botu, et pu vo tatserâi de vo z'assortî dêfro dâo motî.

Faut-te ître ebahya se lâi a tant de maryâdzo que vîrant mau, quand on sè mârÿe ao tu-botu ? Na, faut pas que Pètabosson sè trompe, mâ faut savâi cein qu'on fâ sè mîmo, quand on sè mârÿe, et ne pas repondre quemet la Marianne à Bourdzet de la Mollie-Derrâi, que l'étai épâosa avoué Dzaquie à Soupllion.

L'Etat civi lâi dêmande :

— Marianne à Bourdzet de la Mollie-Dernier, déclarez-vous prendre pour votre mari Jacques à Soupllion, ici présent ?

La Marianne que l'étai tota dzouvena dû que l'avâi età reçuva ao derrâi Pâquie, lâi repond :

— Oui, avec l'aide de Dieu !

Marc à Louis.

LE HANNETON

Notre collaborateur P. Deslandes est l'auteur du volume *Les Saisons enlacées* qui vient de paraître. Nous en extrayons un petit chapitre. Les lecteurs du « Conteur » retrouveront dans ce volume l'esprit pétillant de l'auteur des « Lettres du milieu du monde ».

A fleur des cerisiers vaporeux a passé. Poétique nuée, elle annonçait d'autres floraisons opulentes. Elle est à l'épanouissement des larges pommiers, ce que les Rameaux sont aux Pâques : une promesse. Un cerisier en fleurs, c'est un bouquet de fiancée ; la fleur des pommaraies, robuste, heureuse et pleine, ce sera, si vous voulez bien, le bouquet de nocces du printemps. Et rien n'est plus riche, dans nos campagnes, que cette floraison des pommiers dans un soleil reconquis, dans la chaleur revenue. Ironiques et condamnées, les suprêmes taches de neige, sur la montagne, regardant la splendeur des vergers qui, sûrs de leur fruit, ne se pressent point de laisser tomber leurs pétales sur l'herbe luisante. Voici la minute heureuse de l'année.

Le labeur fini, on s'étendrait sous le pommier blanc, un livre vague sous les yeux éblouis, le regard étendu sur la mer verte aux boutons d'or, n'était l'ennemi qu'il faut suivre, traquer et im-moler. Lundi soir, la Municipalité fit connaître que chacun eût à verser chez Loyette, huissier, un kilogramme de hannetons par pose de terre, tout kilogramme supplémentaire étant payé trente centimes. Un vieux parapluie ouvert sous le prunier, leur fourche à la main, dont ils se servent pour secouer délicatement les branches, les enfants chassent le ravageur. Plus nombreux que les fleurs, les hannetons balourdus choient dans le parapluie, s'effarent, cherchent à remonter, les uns par dessus les voisins, vers la tendre feuille. Les plus hardis esquissent un vol tôt réprimé. Et la masse brune, versée dans un seau de fer-blanc, arrosée d'eau bouillante, s'en ira demain matin chez Loyette, pour être jetée, après contrôle, dans le creux au « ruclon ». Ainsi, l'ennemi des cultures collaborera, sans le savoir, aux bonnes récoltes de l'an prochain.

Cette année-ci fut l'année des hannetons. Aux premiers jours de mai, on les vit s'envoler, au crépuscule, tel un nuage brun. Les feuilles des cerisiers et des frênes ont souffert. Mais la vigilance des gamins y a pourvu, si bien que, dans la petite commune, quelques dizaines de mille individus n'auront pas pondu leurs cinquante œufs réglementaires. Et ce sont mille milliers de vers blancs qui ne paraîtront pas, le printemps prochain, sous la charrue de mon voisin et sous mon humble bêche d'amateur. Laisant les petits citadins jouer à « hanneton vole », nos jeunes rustiques auront, ce soir, fait de bonne besogne.

Ignorez-vous les amours des hannetons ? Elles sont lourdes et bêtes.

Monsieur Hanneton a le corps allongé, la carapace effilée et pointue, les antennes en éventail.

Pourparlers matrimoniaux. — Enfin, oui ou non, me donnez-vous la main de votre fille ? — La main, oui, mais rien d'dans.